

Le profil particulier du «doua'k chaâbi»

«Hadha eccharab lah'ou aouani. Ma yadhou'kou men h'oua dja'hel. Illa men fah'ima el maâni oua yakoun fi el'hobbi wassal.» Ce breuvage a ses moments de dégustation ; ne peut l'apprécier l'ignorant ou alors ne le savoure que celui qui en comprend la maxime et a accédé à l'amour sublime. Bien que cette citation soit d'inspiration religieuse, il est aisé qu'elle trouve un sens dans l'appréhension de tout le chaâbi. Ainsi s'exprime le poète pour cibler son public, pour le réserver à un cercle.

L'appréciation du chaâbi ne concerne en vérité qu'une mince frange d'initiés, issus de toutes catégories sociales, de niveaux intellectuels de plusieurs paliers et d'âges différents. Parmi les innombrables oreilles qui se mettent à l'écoute, seules certaines flirtent avec la vérité. Atteindre le summum de l'âme du chaâbi ne concerne qu'une élite qui se doit par ailleurs d'aller encore plus loin dans la curiosité et l'amour des mots et de la musique pour le privilège d'en effleurer une facette tant il est difficile d'en embrasser tous les contours.

Nous ne sommes malheureusement pas assez conscients de la richesse des textes, indélébiles par leur force depuis plusieurs siècles. Le piétinement de la poésie par certains chanteurs de bonne volonté enfle encore plus l'ignorance sans préjuger des a priori, coupables du rejet de la langue arabo-berbère qui est la matrice même du *melhoun*.

La musique du chaâbi, adossée à la musique andalouse, se fige parfois sur quelques mélodies nées de l'inspiration de pionniers comme El Hadj M'hamed El Anka ou de Cheikh Brahim sans exclusion de quelques autres chantres ignorés. Alors qu'elle recommande d'aller cueillir d'autres sons dans le champ étendu de la musique maghrébine ou de la musique moderne et ses fantaisies comme le fait le vénérable Amar Ezzahi, nous n'avons droit qu'à quelques comptines ou quelques tours de pistes.

Admirable cependant est la résistance de cet art malgré ces insuffisances. Cela souligne l'intensité immense de ce patrimoine maintenu en éveil par la volonté d'une minorité d'artistes qui y ont investi leur vie affective à l'instar des croyants en toutes causes guidés par la lumière de leur foi. Seul un voile mince sépare l'élégance de la vulgarité, et comme il est facile de le déchirer, c'est pourquoi le chaâbi qui offre beaucoup de liberté ne peut également tolérer les débordements pour le faire succomber dans un autre genre.

Tout est question de touches personnelles du chanteur qui doit sentir et savoir que le public des initiés a une perception particulière de cet art.

Le *doua'k* est un sommelier qui peut médailler ce breuvage dont nous avons parlé plus haut. Il est différent du scientifique qui maîtrise la langue, la métrique poétique, le sens profond du texte sans toutefois qu'il apprécie les variations mélodieuses ni les empreintes du chanteur.

Ailleurs, il y a ces fanatiques conservateurs qui ferment à double tour les armoires où s'étiolent des enregistrements précieux et inédits.

Par D' Rachid Messaoudi
messaoudirachid@hotmail.com

D'autres, en faux dévots, cultivent des mystères et entretiennent la sombre compréhension des textes. Ils alimentent la confusion de la classification des genres. Un poème qui parle d'un amour ou d'une sensibilité terrestre est monté au firmament du *medh* religieux. La sublimation de l'Islam est un grand volet du *melhoun* avec la beauté conséquente de sa poésie et de son vocabulaire spécifique. Même les non-croyants ou les non-pratiquants ne peuvent rester insensibles à l'écriture fouillée et truffée de clartés religieuses de poètes tels qu'Ennedjar, El Maghraoui ou encore Kadour El Alamy et Larbi El Meknassi.

Les couleurs du chaâbi son tellement variées et lumineuses dans ses différents registres qu'il est indelicat d'en brouiller la beauté par un pêle-mêle naïf ou ignorant.

Le *doua'k* frissonne à l'écoute d'une note, une mélodie même fugace, une diction appuyée là où il se doit, un mot prononcé par le chanteur et qui devient une légende puérile sur le coup, un habillage musical nouveau sur un texte ancien...

C'est pourquoi l'attente du *doua'k* est la surprise que seul un maître ou un chanteur amateur est capable de révéler.

Vous les verrez quémander sur des étals de fortune la soirée de telle date pour en comparer le programme de telle autre. Dès que leur trophée est en main, ils s'engouffrent dans leur voiture avec ceux qui leur ressemblent en perception, écartant les bavards, pour disséquer les chansons de leur idole. Ils s'enferment dans leur chambre pour voyager dans l'écoute, accédant à un monde qui leur semble leur propriété. Ils questionnent les lettrés ou les figures marquantes sur un mot, un mode musical ou sur la morale d'un texte avec une avidité presque pathétique.

Quand ils se croisent, ils se perdent en commentaires sur telle ou telle parcelle d'une soirée et se promettent d'échanger des CD comme on échangerait des timbres précieux.

Le niveau scolaire n'est pas déterminant pour faire partie du cénacle. Seule la sensibilité voulue suffit.

Le *doua'k* n'a aucune honte à chercher, à vouloir écouter et comprendre. C'est le haut sens du partage qui l'anime. En cela, ils ressemblent aux poètes qui ont écrit pour eux. D'ailleurs, ils s'abreuvent de leur morale, de leurs métaphores, de l'acuité de leurs connaissances des relations humaines, s'identifient à l'amoureux ou au croyant, glanent les sagesse glissées entre les lignes....

Ils sont toujours prêts à s'embarquer pour une croisière dans le vaste océan du chaâbi riche de plus de cinq mille îlots à découvrir.

En définitive, il y a une sorte de smic du *doua'k*. C'est une élite au cœur même du peuple et dont il faut souhaiter l'élargissement. Notre famille sera plus grande quand le chaâbi se popularisera progressivement par la grâce d'une pédagogie soutenue et qui doit impliquer tous les fervents artisans de notre patrimoine.

R. M.

BONNES FEUILLES

«LA PARFUMEUSE»,

La vie occultée

Extraits du roman *La parfumeuse* de Mohamed Benchicou, publié à l'occasion du 50^e anniversaire de l'indépendance, à paraître à la fin du mois de mai 2012, simultanément en Algérie, en Europe et au Canada. L'ouvrage exhume la vie occultée d'une façonnière méconnue de l'indépendance algérienne, Émilie Busquant, plus connue sous le nom de M^{me} Messali.

Elle avait pris, ce soir-là, le métro place de la République, se remémore-t-elle en fixant le chat qui ronronne sur ses cuisses rigides, pendant qu'il tombe une nuit bleutée sur ce jardin de la Bouzaréah où elle n'allait plus. Il faisait bon dans Paris, ce soir-là. Quelqu'un chantait *Dans la vie faut pas s'en faire* en imitant Maurice Chevalier, c'était un blessé de guerre, un rescapé de la Somme, elle lui avait donné trois sous, il avait fait une révérence, elle lui avait souri.

- À quoi penses-tu, Emma ?

À mon dernier soir d'insouciance, aurait-elle voulu répondre. Mais elle n'a rien dit. La soirée s'annonce fraîche.

De l'un des poiriers qui grimpent, en espalier, le long du mur du fond, une feuille jaune s'arrache avec majesté.

- Oui, je prendrais bien de ton vin de Calabre.

Comme chaque soir, elle était descendue à la station Père Lachaise, une femme riait sur le quai, un garçonnet jouait au bilboquet, de nouvelles publicités décoraient les murs, ici la dernière Citroën proposée à crédit, en face le nouveau chocolat fondant de Lindt, là-bas le prochain parfum à la mode, «Chanel n°5, le parfum de femme à odeur de femme»... Sur le boulevard de Ménilmontant, elle avait pris un journal chez le libraire Briscard puis salué Maria l'Andalouse, la diseuse de bonne aventure qui mendiait à proximité du cimetière, avant d'emprunter la rue de la Roquette pour acheter chez M^{me} Hubert une demi-livre de lardons fumés en prévision de l'omelette lorraine qu'elle prévoyait de préparer pour le dîner. Sur le boulevard, une belle affiche annonçait la sortie au cinéma de *La garçonne*, le roman qui a bouleversé la nouvelle France et tant indigné l'ancienne.

L'histoire de Monique, créature de cran et de folie qui a libéré son corps et son esprit, Monique qui n'en finit pas de faire tourner les têtes, les belles têtes de femmes cachées depuis des siècles par toutes sortes de coiffes, de cornettes, de foulards et de bonnets hideux, toutes ces coiffures qui empêchaient les demoiselles d'exhiber leurs splendeurs, car c'est cela être femme, exhiber sa splendeur, et que vint délivrer la déraisonnable mode des cheveux courts, avec frange «à la garçonne», le cou et la nuque enfin dégagés.

- Emma... Tu ne m'écoutes pas.

- Je regarde cette feuille jaune qui vient de tomber de l'arbre.

- Qu'est-ce qu'elle a, cette feuille ?

- Je trouve que je lui ressemble.

- Voilà que tu reprends tes propos obs-curs.

- Si, si, je lui ressemble. Dans son bonheur intérieur.

- Tu lui ressembles dans son bonheur intérieur ?

- Et dans sa destinée aussi. Bonne pour le vidoir. Regarde bien.

- Tu ne peux pas oublier...

- ...Que je suis devenue impotente, clouée dans ce fauteuil roulant, isolée de tous et que je vais mourir dans quelques jours ? Non, Grazy, je ne peux pas.

- Ne sois pas triste, Emma. Je suis avec toi.

- Je sais, Grazy, je sais. Mais nul n'a jamais rien pu contre les souvenirs.

- Tu ne me dis pas tout.

- Non. Tu le sais, Grazy, tu le sais, il y a d'étranges fatalités dans la vie des femmes, depuis toujours, celles qu'elles avouent et celles qu'elles préfèrent taire.

- Tu me diras ?

- Oui, promis. Tout à l'heure, je te raconterai ma terrible nuit dans le cimetière.

- Ta...

- Essaie de ne pas trop me juger sur la façon que j'ai de survoler mes malheurs. Je ne veux pas m'y éterniser. Ce n'est pas de ma faute après tout, si ceux qui souffrent le plus sont presque toujours ceux qui savent le moins parler de malheur. (...)

Elle avait quitté M^{me} Hubert pour prendre le pain chez son boulanger Député Gérard et, en empruntant la rue du Repos, elle se souvient avoir tressailli en regardant sa montre : 17 heures et 15 minutes ! Dans moins d'une heure, elle avait rendez-vous avec M^{me} Couëtoux, sa vieille voisine, pour prendre le thé et faire connaissance avec un jeune homme venu d'Algérie.

- Un amour, Emma ! Un être si courtois, troublé par la condition de ses semblables indigènes mais si tendrement irrésolu... Un garçon charmant, que j'ai connu enfant et qui, à ce que j'en ai appris, l'est un peu resté. Un grand bambin désarçonné, qui donne l'impression de se chercher encore sa mère. Moi-même, vois-tu, il me considère comme sa seconde maman... Un amour, je te dis !

A cet instant précis, venait de se terminer son dernier soir d'insouciance.

Désormais, sa vie ne sera plus qu'enfer, passion, amour brûlant et cavalcades, jusqu'à devenir guerrière dans les faubourgs de Paris, justicière de la Casbah, madone du Parti du peuple algérien, Emma la louve, Emma la mère du peuple algérien, fille du pays de la mine et des grèves, emportée à jamais par ce malheur de cumuler trois folies perpétuelles, la démence de la mère protectrice, la fureur de l'amante inassouvie et la hargne de la militante obstinée, l'une se mouvant dans l'autre pour former une ivresse incontrôlable et irrésistible qui l'entraînera, pendant trente ans, si fort, si loin, dans les rêves d'un peuple qu'elle ne connaissait pas, jusqu'à n'être plus, aujourd'hui, que l'impotente esseulée, rien qu'une ruine clouée à ce fauteuil roulant et accrochée à ses souvenirs, «Emma l'andouille !» aurait dit Mamie Berthe Grosse Voix :

- Je te l'avais dit, petite gourde ! Mais toi, qui pouvais te parler ? Toujours cachée sous le lit, à lire les livres interdits de ton père ! C'était pas de ton âge, ces bouquins politiques où l'on apprend à maudire Dieu et les riches. Je savais que ça allait te faire du mal ! Et comme si les livres de ton père ne te suffisaient pas, il y avait les journaux de ce Gégène ! Tout cela allait te faire mal, je le savais !

Non, avec trente ans de distance, elle en est sûre, elle ne pouvait pas deviner qu'à cet instant-là, elle allait basculer dans l'époque formidablement tourmentée de sa vie et qu'elle consumerait sa jeunesse, sa jeunesse puis tout ce qui lui resterait d'existence, à vouloir faire de ce jeune homme un des plus célèbres insurgés de son temps. Elle se pensait déliée des pactes du passé, indemne de ces perfides faiblesses qui terrassent les cœurs de jouvencelles.

Elle se rappelle avoir pressé le pas en se promettant d'aller voir *La garçonne*. Elle a aimé le roman ; elle aimera le film. Mais ce ne sera pas avant l'autre semaine. Ce dimanche, elle prévoyait de découvrir, avec Damien, cette production américaine qui fait fureur, *Nanouk l'esquimau*, puis danser, à Montparnasse, ce charleston dont tout le monde parle et peut-être pousser jusqu'à Pigalle, à l'Ange rouge, pour y voir Mathilde.

L'histoire... Ah ! l'histoire, se dit-elle, en fixant le drapeau vert qui trônait à côté du buste de son père Lucien. Une affaire d'hommes, l'histoire, les plus habiles souvent, ceux-là qui, depuis toujours, savent confier aux martyrs la besogne de conquérir la liberté pour aussitôt s'y engouffrer, la contrôler, puis gouverner par le glaive et le mensonge et, à l'occasion supprimer les souvenirs des martyrs pour mieux la brider. Vous les entendrez alors dire «nous» en parlant des martyrs qu'ils ont fait oublier ou des fils des martyrs qu'ils ont préventivement passés par les armes. C'est alors qu'ils décréteront que l'histoire des peuples n'a que faire de vérités ni de mémoire et qu'elle a besoin de mythes, seulement de mythes, de faux héros, de vrais mensonges et d'orgueil grandiloquent.

Mais comment pouvait-elle se douter de tout cela ?

Elle ne connaissait encore rien de ce peuple caché là-bas, derrière la mer, rien d'autre que ce que lui en avaient décrit les mineurs d'Afrique du Nord qu'elle rencontrait à Neuves-Maisons, ceux-là au teint basané qui avaient franchi la frontière pour venir en Lorraine gagner leur part de pain noir et avec lesquels, parfois, elle prenait le temps de discuter. Nous sommes d'une terre sans pères et sans enfants, lui avait dit le vieux Benacer qui mourut l'année d'après aux pieds des hauts-fourneaux, tué par un forcené xénophobe lors de tristes journées d'émeutes anti-arabes.